

Transformisme et création littéraire chez Marcel Proust

Pauline Moret-Jankus

Friedrich-Schiller-Universität Jena

*P*lusieurs études ont été consacrées aux sciences chez Proust (Luckhurst et Vannucci). Un article récent de Sarah Tribout-Joseph dans *Marcel Proust in Context* souligne la réévaluation qui a été faite de la place de la science chez Proust, désormais considérée comme partie intégrante de l'esthétique proustienne (131). La physique quantique, la relativité d'Einstein, tout cela a été évoqué (Gadda 978-979 et Vettard 246-252). Cependant, ce n'est pas cette science-là qui nous intéresse, mais la biologie, et plus précisément les théories transformistes. On verra dans cette étude que l'imaginaire biologique transformiste nourrit la création littéraire proustienne, notamment à travers les notions de métamorphose et d'hybridité. Avant d'analyser ces deux thèmes, nous allons montrer le désintéret proustien envers les fixistes, et examiner le traitement de Darwin et de Lamarck dans la *Recherche*.

Absence des fixistes

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire n'apparaît ni dans la *Recherche*, ni dans *Jean Santeuil*, ni dans *Les Plaisirs et les jours*. Quant à Georges Cuvier, il est très parlant qu'il ne fasse qu'une seule brève apparition dans tout le roman : si l'on pense à l'importance que ce naturaliste avait pour Balzac, par exemple, qui en parlait comme du « plus grand poète de notre

siècle » (988), on sent tout l'éloignement de Proust envers cette figure majeure de la première moitié du XIX^e siècle. Examinons plus attentivement cette unique référence à Cuvier, dans *Le Temps retrouvé*, afin de mieux comprendre la cause de l'indifférence que Proust nourrit à son égard. Au front, la guerre fait rage ; à Paris, Mme Verdurin ne peut plus sentir Brichot qui est devenu sa nouvelle tête de Turc. Et ce d'autant plus que Brichot connaît soudainement un franc succès pour ses articles sur la guerre, qu'il aime à émailler de références et de citations. C'est plus qu'il n'en faut pour horripiler Mme Verdurin :

La citation la plus heureuse d'un auteur vraiment peu connu, au moins dans l'œuvre à laquelle Brichot se reportait, était incriminée comme preuve du pédantisme le plus insoutenable et Mme Verdurin attendait avec impatience l'heure du dîner pour déchaîner les éclats de rire de ses convives. « Eh bien, qu'est-ce que vous avez dit du Brichot de ce soir ? J'ai pensé à vous en lisant la citation de Cuvier. Ma parole, je crois qu'il devient fou. » (IV, *TR*, 370)

Cuvier est, à cette époque, encore très connu, et si on ne le lit plus guère, il n'est pas l'exact équivalent de l'« auteur vraiment peu connu » dont parle Proust. Son œuvre, en revanche, est tombée dans l'oubli, jouant alors le rôle de repoussoir. La référence à Cuvier provoque les persiflages de Mme Verdurin, et accélère la déchéance de Brichot dans son esprit. Quelle est donc la grande caractéristique de la pensée de Cuvier ? Il fut le plus ardent défenseur du fixisme, contre Lamarck, partisan du transformisme. Le fixisme, en biologie, est l'idée que les espèces sont fixes et ne peuvent aucunement se transformer ni évoluer dans le temps (théorie liée au créationnisme). Or, on l'a vu, l'autre grand absent du texte proustien est Geoffroy Saint-Hilaire, qui fut également une figure majeure des naturalistes français : quoiqu'il se rallie sur le tard aux idées de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire est tout d'abord un fixiste, tout comme Cuvier. Au début du XX^e siècle, les idées de Darwin ont déjà largement pénétré les milieux intellectuels français et, si le lamarckisme revient en force (Blancaert 400-402), Cuvier est complètement hors de propos. À travers Mme Verdurin et son snobisme intellectuel, on comprend que Proust est parfaitement au courant des modes et de l'évolution des théories naturalistes ; il sait que Cuvier et son fixisme ne sont plus en odeur de sainteté parmi les milieux scientifiques et mondains. Puisque Proust s'amuse de ce snobisme vis-à-vis d'auteurs passés de mode, il faut en conclure que l'ab-

sence de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire dans la *Recherche* ne peut être expliquée par un simple phénomène à la Verdurin. La seule explication qui reste est donc que pour Proust, le fixisme, en tant que théorie, appartient à une époque révolue. En revanche, comme on va le voir à présent en examinant les places respectives tenues par Darwin et Lamarck dans son œuvre, Proust a été fasciné par les théories biologiques promouvant le changement et la transformation¹.

Lamarck

Au cours des deux dernières décennies, de nombreux chercheurs ont redonné de l'éclat à la figure quelque peu oubliée de Jean-Baptiste de Lamarck (Prochiantz et Corsi), notamment en soulignant l'immense dette de Darwin à l'égard de celui qui avait, pour la première fois, théorisé de manière systématique une transformation des espèces. Le lamarckisme a eu ceci de révolutionnaire qu'il présente une conceptualisation des variations présentes et observables dans la nature parmi les espèces. Il repose sur l'idée que la fonction transforme l'organe. Pour citer Lamarck lui-même,

[c]e ne sont pas les organes, c'est-à-dire, la nature et la forme des parties du corps d'un animal qui ont donné lieu à ses habitudes et à ses facultés particulières ; mais ce sont, au contraire, ses habitudes, sa manière de vivre, et les circonstances dans lesquelles se sont rencontrés les individus dont il provient, qui ont, avec le temps, constitué la forme de son corps, le nombre et l'état de ses organes, enfin, les facultés dont il jouit. (*Philosophie* 237)

L'organisme est donc malléable ; un membre, s'il est sollicité, se développe et se transforme. Inversement, un membre ou un organe qui n'est pas suffisamment utilisé dégénère (240). Un exemple concret et célèbre de ce phénomène de modification fonctionnelle, est celui de la girafe : selon Lamarck, la longueur du cou de la girafe provient de l'habitude qu'a cet animal de brouter les feuilles des arbres.

[...] on sait que cet animal, le plus grand des mammifères, habite l'intérieur de l'Afrique, et qu'il vit dans des lieux où la terre, presque toujours aride et sans herbage, l'oblige de brouter le feuillage des arbres, et de s'efforcer continuellement d'y atteindre. Il est résulté de cette habitude, soutenue, depuis longtemps, dans tous les individus de sa race, que ses jambes de devant sont devenues plus longues

que celles de derrière, et que son col s'est tellement allongé, que la giraffe [*sic*], sans se dresser sur les jambes de derrière, élève sa tête et atteint à six mètres de hauteur (près de vingt pieds). (256-7)

L'idée que l'habitude peut transformer un corps, un individu, puis passer ainsi de génération en génération, est habituellement résumée par l'expression 'hérédité des caractères acquis' (expression qui n'est jamais employée par Lamarck, voir Lecourt, 558). Depuis August Weismann et son étude des plasmas germinaux, la science rejette la notion d'hérédité des caractères acquis, quoique l'essor de l'épigénétique ait récemment mis cela en question (Morange). Ainsi, ce n'est pas parce qu'on mutile des souris sur des générations que les souriceaux naîtront déjà mutilés. Mais ce thème est fondamental pour comprendre Proust : on verra, tout au long de l'étude, que l'hérédité des caractères acquis est chez lui un *leitmotiv* obsédant. L'hérédité, en général, est un objet de fascination dans la *Recherche*, dont on ne va ici qu'ébaucher les contours. Il s'agit d'abord de traits physiques : ainsi, « le méplat » des joues de Legrandin ressemble à « la construction de celles de son jeune neveu, Léonor de Cambremer » (IV, *TR*, 521). On pourrait arguer que l'hérédité est la cause de l'attraction érotique du narrateur envers Mlle de Stermaria (II, *JF*, 44), et Albertine (III, *P*, 580). Selon le système proustien, les caractères sautent souvent quelques générations, pour réapparaître plus tard. C'est pourquoi,

chez Bloch, chez le petit Cambremer, chez le duc de *** il y avait [...] une célérité précoce qui n'existait pas chez les parents mais chez les grands parents qu'il<s> n'avai<en>t pas connus et ainsi comme ces volontés de la nature plus larges que les volontés individuelles, épandue sur de plus larges surfaces comme le soleil et l'ombre sur la mer, rejaillissaient comme une source ou un volcan [...] toutes les deux ou trois générations. (IV, *TR*, Esq. LXVII, 970)

Les traits du visage, les maladies, ne sont cependant pas les seuls éléments à pouvoir être hérités. Proust développe toute une théorie de l'hérédité où les goûts, les habitudes, peuvent passer de génération en génération, « car nous ne nous faisons pas de toutes pièces nous-mêmes » (IV, *AD*, 165). Ainsi, Nissim Bernard aime à fréquenter les bordels, « par atavisme d'Oriental » (III, *SG*, 239). Mlle de Stermaria a une « dureté foncière, familiale », « une sorte de cran d'arrêt atavique » (II, *JF*, 48). Quant à Françoise, elle ne peut jamais dire l'heure correctement :

Mais c'était chez Françoise un de ces défauts particuliers, permanents, inguérissables, que nous appelons maladifs, de ne pouvoir jamais regarder ni dire l'heure exactement. Je n'ai jamais pu comprendre ce qui se passait dans sa tête [...] ce qui est certain, c'est que ce phénomène avait toujours lieu. L'humanité est très vieille. L'hérédité, les croisements ont donné une force insurmontable à de mauvaises habitudes, à des réflexes vicieux. (III, P, 662)

Nous arrivons ici, avec cette mention de l'habitude, à la théorie lamarckienne des caractères acquis, puisque la transmission ne peut avoir lieu sans une forme de sédimentation de l'habitude. Observons à présent ce passage :

Les traits de notre visage ne sont guère que des gestes devenus, par l'habitude, définitifs. La nature, comme la catastrophe de Pompéi, comme une métamorphose de nymphe, nous a immobilisés dans le mouvement accoutumé. (II, JF, 262)

Margaret Mein commente ainsi ce passage : « On pense ici [...] aux traits *acquis*, selon Darwin » (94). Mais Darwin n'a pas adhéré à l'idée des caractères acquis ; c'est donc bien Lamarck qu'il faut voir ici. Allan Thiher, en revanche, a justement noté que « Proust had in mind a neo-Lamarckian theory of the acquisition of traits » (192), quoiqu'il ne creuse pas la question. Ailleurs, Proust utilise ce modèle de manière plus nuancée :

La flexibilité physique essentielle aux Guermentes était double ; [...] l'autre flexibilité, comme la forme de la vague, du vent ou du sillage que garde à jamais la coquille ou le bateau, s'était pour ainsi dire stylisée en une sorte de mobilité fixée, incurvant le nez busqué [...] sous les yeux à fleur de tête, au-dessus des lèvres trop minces [...]. (II, CG, 731)

« [P]our ainsi dire », « une sorte de » : le texte nous dit clairement ici que l'hérédité des caractères acquis est un modèle, une analogie féconde, plutôt qu'une profession de foi. Dans un avant-texte de « Combray », la famille de Swann est présentée de la manière suivante :

Fraîchement débarquée d'Orient, (sa famille n'habitait la France que depuis cinq ou six générations) elle avait encore cette instabilité, ce goût du nouveau, cette souplesse de l'organisme qui peut se prêter à ce qu'il désire [...]. (I, CS, var. c, 1099)

Il est indéniable que l'idée d'hérédité des caractères acquis a trouvé chez Proust un écho particulier. S'agit-il d'une influence directe de

Lamarck ? Proust a-t-il lu la *Philosophie zoologique* ? On peut en douter. Sa correspondance ne permet pas de retrouver la trace d'une lecture de Lamarck. En réalité, il s'agit sans doute plutôt d'une imprégnation passive de thèmes lamarckiens encore très présents à l'époque de Proust dans les milieux mondains et mêmes scientifiques ; ce qui coïncide avec la désaffectation relative de Darwin en faveur de Lamarck après 1880. Il est possible également que ce thème soit passé chez Proust à travers une lecture de Théodule Ribot, qui dans son livre *L'Hérédité*, affirme sans ambages que les caractères acquis peuvent être transmis (12).

Aspects darwiniens

Dominique Jullien, dans son ouvrage *Proust et ses modèles*, écrit fort justement : « L'étude systématique des rapports entre Proust et Darwin, en particulier sur la question de l'hérédité, reste à faire » (60). On ne saurait mieux dire. Si plusieurs critiques ont déjà déblayé le terrain (Simon, Compagnon, Surprenant, Swahn), aucune étude d'envergure n'a examiné la question. Nous venons de voir que le lamarckisme se fonde principalement sur deux idées : la transformation fonctionnelle de l'organe, et l'hérédité des caractères acquis. Qu'en est-il de Darwin, qui est également transformiste ? Si l'on reprend l'exemple de la girafe, le transformisme darwinien (que l'on pourra appeler plus précisément évolutionnisme) inverse la chaîne de causalité. Ce n'est pas parce que la girafe se trouve dans un environnement où elle doit manger les feuilles des arbres que son cou s'allonge. C'est parce qu'un jour, par hasard, une girafe est née avec un cou long, et que cette mutation a favorisé ses chances de reproduction et donc augmenté la possibilité de faire passer cette 'longueur de cou' à ses descendants : dès lors, il n'y a pas de progrès, mais pur aléatoire (variation spontanée). Quelques années après la publication de *L'Origine des espèces*, Mendel et ses lois donneront une assise plus concrète à ce mécanisme.

Plusieurs études ont mis au jour les difficultés majeures que le darwinisme a rencontrées pour s'implanter en France. Selon Yvette Conry, qui a longuement étudié la question, le darwinisme est resté « radicalement inintelligible » en France jusqu'à des dates très tardives (425). Les multiples raisons de cet échec sont résumées par Patrick Tort :

[...] a national attachment to Lamarck, the influence of Comtean positivism, the pugnacity of the Catholic Church, the generally applied and non-theoretical orientation of French research, a persistent coolness towards England, and the manner in which the epistemological frameworks that lay at the heart of the central paradigms of French science were ill-prepared for the reception of Darwinism. (in Engels 330; voir aussi Harvey)

L'aspect révolutionnaire du système darwinien (fonctionnant, on l'a vu, par une inversion de la logique lamarckienne) a fait que nombre de lecteurs de Darwin ont d'abord cru qu'il adhérait aussi à l'hérédité des caractères acquis. Clémence Royer, sa première traductrice, a elle-même favorisé ces confusions, en mettant en avant, dans son introduction, l'idée de progrès (Darwin, *Origine* LXXI, voir aussi Miles, 73), pourtant remplacée chez Darwin par l'idée d'aléatoire : « teleology without telos », résume Eve-Marie Engels (44). À cela s'ajoute le darwinisme social, qui n'a pas été théorisé par Darwin mais principalement par Herbert Spencer. Le darwinisme social appartient à cette catégorie de pensées que Claude Lévi-Strauss appelle « faux évolutionnisme », et qu'il tient pour antérieur au darwinisme (26).

Cependant, malgré ces confusions, les idées de Darwin, déformées ou non, ont eu un impact majeur sur la littérature du XIX^e siècle. Sandrine Schiano-Bennis a analysé les formes que le darwinisme a prises dans la littérature de la fin du XIX^e siècle (175-183). On ne s'étonnera donc pas que Proust, comme ses contemporains ou ses prédécesseurs immédiats, soit également en prise avec ce qui fait partie de l'air du temps. Darwin, en effet, est cité non moins de quatre fois dans *À la recherche du temps perdu*, ainsi qu'une fois dans un manuscrit, – occurrence supprimée du texte final (II, *CG*, 651 ; II, *CG*, 807 ; III, *SG*, 31 ; IV, *TR*, 360 ; III, *SG*, var. c, 1267). Enfin, sans que Darwin soit nommé, une référence amusée apparaît dans *Sodome et Gomorrhe*. Brichtot dit au narrateur, à propos de certains « grands seigneurs du passé » : « Ce *struggle for lifer* de Gondì, ce “boulangiste” de Marcillac » (III, *SG*, 269). « *Struggle for lifer* » est un néologisme créé par Alphonse Daudet en référence aux théories darwiniennes dans *L'Immortel* (367) et, reprise par écrivains et journalistes, la locution finit par entrer dans les dictionnaires (Squarzina 149-50).

Ces quelques citations ne forment cependant que la pointe de l'iceberg. C'est beaucoup plus profondément que Darwin apparaît dans la *Recherche*, et sans être toujours nommé. Antoine Compagnon a déjà mené

une enquête à propos des lectures exactes que Proust avait faites de Darwin (284) : Proust s'est inspiré, plutôt que de Darwin même, de la préface du professeur Amédée Coutance à l'un des livres du naturaliste anglais, *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce*.

Comme nous venons de le signaler, une des références explicites à Darwin se trouve dans l'ouverture de *Sodome et Gomorrhe*. On se souviendra que dans cette scène, lourde de sous-entendus sexuels, le narrateur, caché dans la cour de l'hôtel de Guermantes, assiste à l'union du baron de Charlus avec Jupien. Il compare cet événement à la fécondation de l'orchidée par le bourdon.

Les ruses les plus extraordinaires que la nature a inventées pour forcer les insectes à assurer la fécondation des fleurs qui, sans eux, ne pourraient pas l'être parce que la fleur mâle y est trop éloignée de la fleur femelle, ou celle qui, si c'est le vent qui doit assurer le transport du pollen, le rend bien plus facile à détacher de la fleur mâle, bien plus aisé à attraper au passage par la fleur femelle, en supprimant la sécrétion du nectar, qui n'est plus utile puisqu'il n'y a pas d'insectes à attirer, et même l'éclat des corolles qui les attirent, et la ruse qui, pour que la fleur soit réservée au pollen qu'il faut, qui ne peut fructifier qu'en elle, lui fait sécréter une liqueur qui l'immunise contre les autres pollens – ne me semblaient pas plus merveilleuses que l'existence de la sous-variété d'invertis destinée à assurer les plaisirs de l'amour à l'inverti devenant vieux : les hommes qui sont attirés non par tous les hommes, mais – par un phénomène de correspondance et d'harmonie comparable à ceux qui règlent la fécondation des fleurs hétérostylées trimorphes comme le *Lythrum salicaria* – seulement pour les hommes beaucoup plus âgés qu'eux. (III, SG, 29-30)

La fécondation croisée a lieu quand deux fleurs de différentes espèces se fécondent ; l'autofécondation, quand les fleurs appartiennent à la même espèce. L'idée de Darwin à ce propos est que la fécondation croisée est meilleure, dans la mesure où elle donne des fleurs plus fortes et plus belles. Comme le résume Coutance dans sa préface, l'autofécondation, qui est « une cause d'infertilité et de dégénérescence », une « loi de consanguinité appliquée au règne végétal », n'en est pas moins souhaitable de temps en temps afin de ramener « dans le rang les plantes exagérées dans un certain sens par le croisement » (Darwin, *Fleurs* XV). Proust, on le voit, adopte cette différenciation en l'appliquant directement à la sexualité humaine : l'autofécondation renvoie pour lui à l'homosexualité. L'espèce de la fleur devient alors le genre. Dans l'extrait cité, on pourrait

même déceler un sous-genre, à l'intérieur du genre : celui de l'homme qui n'aime que les hommes âgés (« l'homme qui n'aime que les vieux messieurs », III, *SG*, 9). Cet amalgame, ou cet anthropocentrisme, est clairement revendiqué : « Les lois du monde végétal sont gouvernées elles-mêmes par des lois de plus en plus hautes » (III, *SG*, 5).

Peut-on déceler d'autres influences darwiniennes dans la *Recherche* ? Sans doute, mais pour ce qui est de l'hérédité, thème central chez Proust, nous suggérons que c'est surtout le lamarckisme qui l'emporte.

Transformisme et mythologie

Nous avons déjà suggéré que l'intérêt porté par Proust à des scientifiques comme Lamarck ou Darwin, et son indifférence envers Cuvier, tiennent à ce que les premiers ont développé des théories transformistes. Le transformisme – qu'il soit darwinien ou lamarckien – apporte un gain esthétique majeur par rapport au fixisme, puisqu'il permet des représentations mouvantes, fluctuantes. Nous voudrions montrer que le transformisme de Proust, notamment lamarckien, est intrinsèquement lié à une esthétique de la métamorphose mythologique. L'aspect mythologique du système étiologique lamarckien est déjà présent dans les écrits de ce naturaliste, comme l'explique Gillian Beer :

His work also follows the pattern of all stories of how things came to be the way they are : need brings about change or – in more admonitory versions – bad behaviour results in loss and degradations. It is a pattern of story which has been predominant in many cultures. So the robin flew too close to the sun and acquired a red breast [...]. He draws on mythic concepts of metamorphosis and transformation and explains them casually. (24)

Afin d'expliquer la morphologie particulière de la girafe, Lamarck lui donne une causalité qui, selon Beer, relève autant de la mythologie que de la science, développant ainsi une forme de « just-so story » (Rose, 258), c'est-à-dire une histoire étiologique qui explique l'existence d'un fait par un récit invérifiable et attrayant. Or Proust avait désiré, un temps, appeler son roman en gestation *Les Colombes poignardées*, avant de délaisser cette éventualité : « j'ai écarté *Les Colombes poignardées* qui était allégorique » (*Corr.*, XII, 246). Quelques mois auparavant, il avait écrit à Mme Scheikévitch : « Je vous disais l'autre soir que pensant à la façon dont la

vie vous ensanglanta, que quand je vous aperçus au loin, blessée au cœur par ce grand bouquet de roses rouges, vous m'aviez fait penser à une Colombe poignardée » (*Corr.*, XII, 174). Cette image lui vient d'une promenade, comme la raconte Pierre Lavallée :

Je me souviens d'une promenade au Jardin d'Acclimatation où Marcel contempla longuement des colombes qui portaient au cœur sur leurs plumes blanches comme une tache de sang, les colombes poignardées. Il n'oublia pas ces beaux oiseaux ni leur nom qu'un moment il pensa donner à un de ses volumes. (Proust, *Corr. générale* 4, 4)

Cette expression, qui revient plusieurs fois sous la plume de Proust, témoigne de son attirance pour ce type de « just-so stories ». Loin d'être anecdotique, cela nous semble aller de pair avec la présence des mythes de la métamorphose dans *À la recherche du temps perdu*, notamment Ovide. Le thème étimologique est intrinsèque aux *Métamorphoses*. « Toute l'œuvre de Proust comme celle d'Ovide eût pu porter le titre *Les Métamorphoses* », affirme Marie Miguet-Ollagnier (*Dictionnaire Proust*, 621) ; en effet, le thème de la métamorphose ovidienne apparaît en filigrane tout au long de l'œuvre, comme dans cette description de Mme de Villeparisis :

Ainsi s'apparentait et de tout près aux Guermantes, cette Mme de Villeparisis [...] qui maintenant subissait brusquement une de ces hausses fantastiques [...], des changements aussi nombreux que les métamorphoses d'Ovide. (II, *JF*, 113-114)

C'est aussi la famille des Guermantes, qui arborent tous les mêmes traits de visage, rappelant ainsi

l'origine fabuleuse assignée au XVI^e siècle par le bon vouloir de généalogistes parasites et hellénisants à cette race, ancienne sans doute, mais pas au point qu'ils prétendaient quand ils lui donnaient pour origine la fécondation mythologique d'une nymphe par un divin Oiseau. (II, *CG*, 731-732)

Mme de Guermantes – toujours elle –, se transforme dans le *Temps retrouvé* en poisson : « cette tête rousse, ce corps saumoné émergeant à peine de ses ailerons de dentelle noire » (IV, *TR*, 505). Plus loin, cette image maritime de la duchesse s'accroît, car le narrateur aperçoit sur ses joues « une trace de vert-de-gris, un petit morceau de coquillage concassé » (IV, *TR*, 515). Dans le même temps, la foule du Bal de têtes se trans-

forme en forêt : « Les parties blanches de barbes jusque-là entièrement noires rendaient mélancolique le paysage humain de cette matinée, comme les premières feuilles jaunes des arbres » (IV, *TR*, 505). Ovide n'est pas le seul modèle littéraire à alimenter les métamorphoses proustiennes : *Les Mille et une Nuits*, comme on le sait, hantent également la *Recherche*, des travestissements de Haroun Al Raschid (IV, *TR*, 388) à la métamorphose de Zobéide en chienne (IV, *TR*, 411). Ailleurs, ce sont des légendes françaises, comme celle de Mélusine, la femme-serpent (I, *JF*, 555). Cela participe de ce que Margaret Topping appelle « the fairytale structure of *À la recherche* » (24). Toujours en suivant Topping, on voit donc, chez Proust, une coexistence de la pensée magique et de la pensée scientifique (119). Le thème de la métamorphose étiologique, d'Ovide à Lamarck, se retrouve chez Proust, qui se plaît à mêler les « sens zoologique et mythologique » (I, *CS*, 414), comme il le dit lui-même.

L'idée d'un néo-lamarckisme proustien, que nous avons mis en lumière, prend donc un tour proprement esthétique. Mais ce n'est pas tout. Le transformisme lamarckien évoque un autre thème, celui des métamorphoses animales, qui ont fasciné les naturalistes depuis, au moins, Aristote (*Histoire des animaux* V, 39). Les implications philosophiques de la métamorphose sont connues : comment comprendre la transformation d'une chenille en papillon ? Faut-il, pour classer cet animal, prendre pour référent la chenille ou le papillon, sachant qu'ils appartiennent à des types morphologiques différents ? La métamorphose pose la question de l'identité et de la catégorisation de l'individu. C'est ce que nous allons examiner à présent, à travers le thème de l'hybridité.

« La fille de Minos et de Pasiphaé »

Nous voudrions, à présent, examiner le monde proustien comme régi par le thème de l'hybridité. Proust ne cesse de créer des hybrides avec ses personnages. Ainsi Gilberte, hybride de Swann et d'Odette, est qualifiée d'« animal fabuleux », comme si elle portait un « travesti mythologique » (I, *JF*, 554). Le passage suivant pourrait être considéré comme un art poétique proustien :

Enfin Swann avait aimé la sœur de Legrandin, lequel avait connu M. de Charlus, dont le jeune Cambremer avait épousé la pupille. Certes, s'il s'agit uniquement de

nos cœurs, le poète a eu raison de parler des « fils mystérieux » que la vie brise. Mais il est encore plus vrai qu'elle en tisse sans cesse entre les êtres, entre les événements, qu'elle entre-croise ces fils, qu'elle les redouble pour épaissir la trame, si bien qu'entre le moindre point de notre passé et tous les autres un riche réseau de souvenirs ne laisse que le choix des communications. (IV, *TR*, 607)

C'est, bien entendu, Proust qui crée ces hybrides, ces liens « entre les êtres », expérimentant au sein de son œuvre, tout comme Swann aimait à créer des « conjonctions » (I, *JF*, 513), des « expériences de sociologie amusante », des « bouquets sociaux » (I, *JF*, 512), à tel point qu'il avait fait de son propre mariage une forme d'expérimentation à la Mendel :

Peut-être, d'autre part, en artiste, sinon en corrompu, Swann eût-il en tous cas éprouvé une certaine volupté à accoupler à lui, dans un de ces croisements d'espèces comme en pratiquent les *mendélistes* ou comme en raconte la mythologie, un être de race différente, archiduchesse ou cocotte, à contracter une alliance royale ou à faire une mésalliance. (I, *JF*, 461)

Remarquons d'emblée la mise en équivalence entre le mendélisme et la mythologie, qui renvoie à la conjonction entre science et mythe que nous venons d'explorer. Si Swann est un écrivain raté – il n'arrivera jamais à finir son livre sur Vermeer (I, *CS*, 195) – c'est peut-être par sa vie même, nous dit Proust, qu'il accède au statut d'« artiste ».

Quel est l'hybride le plus connu de la littérature ? Sans guère de doute, le Minotaure, bête du Labyrinthe, mi-homme, mi-taureau, dont l'histoire nous est aussi contée par Ovide (317). Le Minotaure est le produit de l'union contre nature de Pasiphaé, épouse de Minos, avec un taureau envoyé par Poséidon pour punir l'orgueil de ce roi. Orgueil, ou *hubris* ; n'oublions pas l'étymologie du mot *hybride* : « mot emprunté [...] au latin classique *ibrida* “bâtard, de sang mêlé” [...], devenu *hybrida* par rapprochement avec le grec *hubris* “excès” » (Rey, *Dictionnaire* 2, 1760). Minos avait été puni de son *hubris* par la naissance d'un *hybride*. Mais le Minotaure, s'il est le seul hybride de la famille, n'est pas le seul enfant de Pasiphaé. Elle aura aussi, avec Minos, une fille : Phèdre. Un vers célèbre de la tragédie éponyme de Racine est cité par Bloch dans *Du côté de chez Swann*.

Je dois confesser, d'ailleurs, que [...] le nommé Racine [a fait dans sa] vie un vers assez bien rythmé, et qui a pour lui, ce qui est selon moi le mérite suprême, de ne signifier absolument rien. C'est : [...] La fille de Minos et de Pasiphaé. (I, *CS*, 89)

Une version ancienne de ce passage se trouve dans *Jean Santeuil*. C'est alors M. Rustinlor qui tient le rôle du pédant. Il déclare à Jean, déconcerté :

« [...] Ses tragédies sont fort embêtantes, mais il y a dans *Phèdre* quelques beaux vers comme celui-ci : « La fille de Minos et de Pasiphaé » que Gautier déclarait être le seul beau vers qu'il eût jamais trouvé chez Racine. – Le seul ? demanda Jean qui cherchait inutilement à deviner la beauté de ce vers. [...] » Jean rentra chez lui le soir hanté par un problème [...]. Oubliait-il un moment ses tourments, « la fille de Minos et de Pasiphaé » venait les réveiller avec une cruauté bien digne de cette origine monstrueuse. Et pourtant ce n'était pas sans plaisir qu'il se répétait cette boutade de Gautier. Il ne percevait pas alors les belles sonorités mythologiques du vers de Racine. (239-240)

Si Proust n'adhère pas à l'idée que ce vers puisse être le plus beau de Racine (*Contre Sainte-Beuve*, 618), il n'en admire pas moins « les belles sonorités mythologiques ». Si ce vers est remarquable, ce n'est pas uniquement par son rythme, mais aussi par ce qu'il signifie en termes d'hérédité et d'identité. Dans *Phèdre*, ce vers apparaît au tout début de la première scène, dans la bouche d'Hippolyte :

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé. (582)

C'est la première fois qu'il est fait mention de *Phèdre* dans la pièce ; et son nom n'est pas prononcé : son individualité est remplacée par sa généalogie, son hérédité maudite. Avant que d'être *Phèdre*, elle est l'engeance de Minos et de Pasiphaé. En ce sens elle est l'égal du Minotaure. Voilà sans doute ce que Proust veut dire par « sonorités mythologiques ». Ce vers récapitule tous les enjeux présents dans l'imaginaire biologique proustien : l'hérédité, la mythologie, la poésie, l'identité.

En conclusion, on peut voir que dans la *Recherche*, la présence de Darwin et de Lamarck, et l'absence des fixistes, ne sont ni superficielles, ni arbitraires. Le transformisme véhicule une vision mouvante du monde et des relations entre les êtres que ne permettent pas les doctrines à la Cuvier. L'enjeu esthétique des théories biologiques transformistes est illustré par le thème des métamorphoses étiologiques, auquel on peut éga-

lement ajouter celui de l'hybridité. Ainsi, l'analyse de quelques passages métadiscursifs (le vers sur Pasiphaé, les réflexions sur Swann) permet de constater *in fine* que dans la *Recherche*, modèle biologique et création littéraire se nourrissent constamment l'un l'autre.



- 1 On pourrait également démontrer la présence de Haeckel, de Mendel et d'autres. Nous renvoyons sur ce point à notre thèse de doctorat, « Race, imaginaire biologique et identité dans *À la recherche du temps perdu* », Durham University.



Opere citate, Œuvres citées,
Zitierte Literatur, Works Cited



- Aristote, *Histoire des animaux*. Paris : Les Belles Lettres, 1968.
- Balzac, Honoré de, *La Peau de chagrin* [1831], dans *L'Œuvre de Balzac*, Albert Béguin et Jean Ducourneau (éd.). Paris: Le Club Français du Livre, t. 7.
- Beer, Gillian, *Darwin's Plots: Evolutionary Narrative in Darwin, George Eliot and Nineteenth-Century Fiction*. Cambridge: Cambridge University Press, 2000.
- Blanckaert, Claude, *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*. Paris: L'Harmattan, 2009.
- Bouillaguet, Annick, Rogers, Brian (éd.), *Dictionnaire Marcel Proust*. Paris: Honoré Champion, 2004.
- Compagnon, Antoine, "Darwin en littérature", in *Darwin : 200 ans*, Alain Prochiantz (éd.). Paris: Odile Jacob, 2010, 283-301.
- Conry, Yvette, *L'Introduction du darwinisme en France au XIX^e siècle*. Paris: Vrin, 1974.
- Corsi, Pietro, Gayon, Jean, Gohau, Gabriel, Tirard, Stéphane (éd.), *Lamarck, philosophe de la nature*. Paris: Presses Universitaires de France, 2006.
- Darwin, Charles, *De l'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés* [1859], trad. et préface de Clémence Royer. Paris: Guillaumin et Masson, 1870.
- _____. *Des différentes formes de fleurs dans les plantes de la même espèce* [1877], trad. Heckel, préface d'Amédée Coutance. Paris: Reinwald, 1878.
- Daudet, Alphonse, *L'Immortel. Mœurs parisiennes*. Paris: Lemerre, 1888.
- Engels, Eve-Marie, Glick, Thomas (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe*. London: Continuum, 2008, 2 vol.
- Gadda, Carlo Emilio, *Saggi, giornali, favole e altri scritti I (Opere di Carlo Emilio Gadda III)*. Milano: Garzanti, 1991.
- Harvey, Joy, "Darwin in a French Dress: Translating, Publishing and Supporting Darwin in Nineteenth-Century France", in E.-M. Engels, T. Glick (éd.), *The Reception of Charles Darwin in Europe, op. cit.*, p. 355-374.
- Jullien, Dominique, *Proust et ses modèles*. Paris: José Corti, 1989.
- Lamarck, Jean-Baptiste de, *Philosophie zoologique*. Paris: Dentu, 1804.
- Lecourt, Dominique (éd.), *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*. Paris: Presses Universitaires de France, 1999.

- Lévi-Strauss, Claude, *Race et Histoire* [1952]. Paris: Denoël, 1987.
- Luckhurst, Nicola, *Science and Structure in Proust's À la recherche du temps perdu*. Oxford: Clarendon Press, 2000.
- Mein, Margaret, "Le thème de l'hérédité dans l'œuvre de Proust", *Europe* 502-503 (1971): 83-99.
- Miles, Sara Joan, "Clémence Royer et *De l'origine des espèces* : traductrice ou traîtresse ?", *Revue de synthèse*, 4. 1 (1989): 61-83.
- Morange, Michel, "Quelle place pour l'épigénétique ?", *Médecine/Sciences* 21.4 (2005): 367-69.
- Ovide, *Les Métamorphoses*, trad. Danièle Robert. Paris: Actes Sud, 2001.
- Prochiantz, Alain (éd.), *Darwin : 200 ans*. Paris: Odile Jacob, 2010.
- Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Jean-Yves Tadié (éd.). Paris: Gallimard, 1987-1989. Abréviations comme suit : volume en chiffres romains, titre abrégé, page (I, CS, 20).
- _____. *Jean Santeuil*. Paris: Gallimard, 1971.
- _____. *Contre Sainte-Beuve*. Paris: Gallimard, 1971.
- _____. *Correspondance générale*, Robert Proust et Paul Brach (éd.). Paris: Plon, 1933.
- _____. *Correspondance*, Philip Kolb (éd.). Paris: Plon, 1970-1993. Abréviations comme suit : *Corr.*, volumes en chiffres romains, page (*Corr.*, XII, 23).
- Racine, Jean, *Phèdre* [1677], dans *Théâtre complet*, Jacques Moral et Alain Viala (éd.). Paris: Classiques Garnier, 2010.
- Rey, Alain (éd.), *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Dictionnaires Le Robert, 1998.
- Ribot, Théodule, *L'Hérédité : étude psychologique sur ses phénomènes, ses lois, ses causes, et ses conséquences*. Paris: Librairie philosophique de Ladrance, 1873.
- Rose, Steven, Lewontin, Richard, Kamin, Leon, *Not in Our Genes : Biology, Ideology and Human Nature*. London: Penguin Books, 1984.
- Schiano-Bennis, Sandrine, "La postérité littéraire de Charles Darwin chez les intellectuels français de la fin du XIX^e siècle", in Georges Letissier et Michel Prum (éd.), *L'Héritage de Charles Darwin dans les cultures européennes*. Paris: L'Harmattan, 2011, 175-183.
- Simon, Anne, "De l'histoire naturelle aux histoires surnaturelles: hybridités proustiennes", in Lucile Desblache (éd.), *Hybrides et monstres: transgressions et promesses des cultures contemporaines*. Dijon: Éditions Universitaires de Dijon, 2012, 19-32.
- Squarzina, Anna Isabella, "Struggle for life: un néologisme lutte pour la vie", *Neologica* 5 (2011): 145-159.
- Surprenant, Céline, "Darwin and Proust", in Thomas Glick, Elinor Shaffer (éd.), *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*. London: Bloomsbury, 2014, 432-57.

- Swahn, Sigbrit, "Textes naturalistes et roman proustien", in Juliette Frolich (éd.), *Point de rencontre: le roman, actes du colloque international d'Oslo, 7-10 septembre 1994*. Oslo: Université d'Oslo, 1995, 1:59-72.
- Thiher, Allan, *Fictions Rivals Science: the French Novel from Balzac to Proust*. Columbia/London: University of Missouri Press, 2001.
- Topping, Margaret, *Supernatural Proust: Myth and Metaphor in À la recherche du temps perdu*. Cardiff: University of Wales Press, 2007.
- Vannucci, François, *Marcel Proust à la recherche des sciences*. Paris: Éditions du Richer, 2005.
- Vettard, Camille, "Proust et Einstein", *La Nouvelle Revue française* 107 (1922) : 246-252.
- Watt, Adam (éd.), *Marcel Proust in Context*. Cambridge: Cambridge University Press, 2013.